

Y a-t-il remède aux invasions barbares ?

Jean-Pierre Bonhomme

Volume 16, numéro 1, automne 2003

Remède ou poison ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073768ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073768ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bonhomme, J.-P. (2003). Y a-t-il remède aux invasions barbares ? *Frontières*, 16(1), 94–94. <https://doi.org/10.7202/1073768ar>

Y a-t-il remède aux invasions barbares ?

Jean-Pierre Bonhomme,
journaliste.

Plusieurs de mes amis ont vu le film de Denys Arcand sur cette supposée invasion des barbares en notre siècle. Personnellement, je l'ai vu deux fois. Car voilà un bon miroir de la société contemporaine québécoise. Il me fallait, comme tout le monde, me faire une idée. Une idée relative au sens de notre existence ; une idée relative à l'amour en somme. Car l'amour – on le répète assez souvent – répond à la peur et constitue la base de la démarche humaniste. C'est en tout cas, je suppose, la

base de la chrétienté : « ce que je vous commande, dit Jésus, dans l'Évangile de saint Jean, c'est de vous aimer les uns les autres ».

Certes il n'y a pas de commandement plus fondamental. Mais encore faut-il l'interpréter. La recommandation de saint Jean est-elle donnée aux individus ou aux groupes, ou aux deux ? Quant à moi, le conseil s'adresse à toutes les personnes individuellement et collectivement. Or que nous dit le film d'Arcand à cet égard ?

Sur le plan individuel, et au fond des choses comme dirait De Gaulle, il y a, comme dénouement du film, un fils qui tue son père. Un père souffrant, certes, mais un père jusque-là bien vivant. Sur le plan collectif, de même, il y a, dans le film, une société qui permet à un fils de tuer son père : collaboration du système, silence de l'entourage...

Pour ma part, je résiste à l'idée de disposer volontairement de la vie d'une personne ; je ne suis pas loin d'identifier cela à un assassinat. Or lorsque je pose cette question à mon entourage – donc à la collectivité – celui-ci confond très souvent la résistance à l'acharnement thérapeutique dont est victime un malade en phase terminale et l'euthanasie. Ce sont deux choses bien différentes. L'acharnement empêche la nature de suivre son cours ; l'euthanasie tue. Et dans le film, le geste tue sans le moindre encadrement social de protection. Cela n'est autorisé dans aucun pays du monde.

Mais ce qui m'inquiète davantage, ici, c'est la désinvolture avec laquelle tout un chacun aborde le sujet. Dans ma perspective, il n'y a qu'une seule chose de sacrée, c'est la personne humaine. Il me paraît ainsi que, dans le film, la barbarie pointe en effet son nez sous la forme de l'indifférence à l'égard de l'âme. Il n'est pas indifférent que le cinéaste nous signale dans le film que le fils du grand malade « n'a jamais lu un livre » même si ce père, personnage central, a une carrière de professeur d'histoire derrière la cravate.

Nous y voilà ! Le père, imaginé par le cinéaste, a-t-il durant sa vie répandu de l'amour ? Ou a-t-il vécu sa vie d'historien pour son plaisir personnel et son confort bourgeois ? S'il avait vraiment



André Clément, Pérégrinus N&B

aimé son fils – et aimé la collectivité – le père n'aurait-il pas transmis à sa progéniture son intérêt pour l'affranchissement de la collectivité (par ce bel instrument qu'est l'enseignement de l'histoire) ? L'histoire n'a de sens, du reste, que si elle sert à guider un peuple vers son destin. S'il avait perçu ce sens vital chez son père, cette direction commune, le fils ne se serait peut-être pas si facilement transplanté à Londres pour la seule raison de faire fortune ; et il ne serait pas resté inculte. Il se serait peut-être trouvé une certaine vocation de trans-

mettre l'esprit des ancêtres « pour la suite des choses », comme on dit. Il aurait hérité d'une « spiritualité ».

Quant aux deux gais, dans le film, ils vivent, eux aussi, de la manière la plus déconnectée qu'on puisse imaginer. Le Québécois de ce couple se fait vivre à Rome, aux frais des contribuables québécois, affecté qu'il est à une fonction qui n'a pas la moindre portée sociale ou pratique. Peut-on imaginer que les gais, dont la vocation, je le sais, n'est pas de produire des rejets, puissent quand même travailler un peu en relation avec la communauté qui les nourrit ? Est-ce assez de regarder un conjoint dans les yeux sous le ciel bleu de la Rome antique ? Si on aime son peuple ne faut-il pas lui donner, au moins, un petit coup de pouce en passant ?

Les images d'Arcand nous font penser à cela en ce temps des Fêtes : le père qui se trouve en chacun de nous arrivera-t-il à aimer suffisamment les gens qui l'entourent pour se mettre à leur service ? Pourra-t-il y arriver suffisamment pour devenir une sorte d'exemple, une force d'entraînement, qui donne le goût de suivre, de parfaire les choses tant collectives qu'individuelles... ?

Serons-nous de meilleurs pères pour le Québec ? En tout cas ce ne sont pas les chantiers qui manquent : la propagation des connaissances et du partage des ressources ; l'intérêt pour la beauté et l'efficacité des villes... Si nos pères avaient mieux aimé, le Québec ne serait-il pas plus beau ?

Si un riche esprit d'amour se mettait enfin à prévaloir dans notre environnement, l'intérêt pour l'euthanasie comme moyen de régler le problème de la mort – cette mort qui dérange un peu trop les vivants – serait selon moi moins attirant ou mieux encadré. Les funérailles, elles, ne se limiteraient pas à la simple incandescence de deux ou trois bougies ; nous nous inventerions ou ferions revivre un rituel plus digne. En tout cas, nous laisserions probablement l'esprit du père vivre jusqu'à ce que la nature en décide autrement.